

PIERRE VARÈNE

Autour d'une plume-fontaine



BeQ

Pierre Varène

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-026

Autour d'une plume-fontaine

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 666 : version 1.0

Autour d'une plume-fontaine

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Cause dans un fauteuil

Tous les journaux en ont parlé dans le temps, à cause de la notoriété du jeune homme.

Simon Antoine avait vu sa photographie s'étaler en première page des grands quotidiens et les journaux de campagne avaient reproduit les articles et tout le tra-la-la.

Il était supposé revenir de Gaspé dans son hydravion privé, quand il avait fait une chute près du Cap-Chat.

L'enquête avait été tenue secrète.

On prétendait qu'il ne se ferait rien de définitif aussi longtemps que le jeune millionnaire ne pourrait être assez bien pour sortir de son luxueux appartement qu'il entretenait au dernier étage d'un édifice de la rue Saint-Jacques, à Montréal.

Il avait tombé de deux milles pieds et son parachute ne s'était ouvert que juste à temps pour empêcher qu'il n'allât s'écraser sur le sol, comme son pilote.

Ce dernier était mort du coup, tandis que Simon Antoine s'en était tiré avec un bras cassé et quelques contusions, pas trop graves.

En réalité il y avait tout un drame dans cet accident.

Tout le monde a entendu parler du célèbre Domino Noir, mais deux personnes seulement savent que le célèbre pourchasseur de criminels, qu'on voit toujours affublé d'un masque noir, lorsqu'il est à la poursuite de quelque criminel, n'est autre que Simon Antoine lui-même, qui passe aux yeux des gens comme un jeune millionnaire oisif et passablement original.

Cette fois-là il était allé à Gaspé travailler sur une cause très importante.

Il avait réussi à localiser certaines caches, contenant de l'huile, et où les sous-marin de l'ennemi s'approvisionnaient pour faire la chasse

à nos convois.

Si la cause de l'accident avait encore été tenue secrète, c'était parce qu'elle était devenue un secret militaire.

Les autorités militaires avaient en effet trouvé dans la carlingue de l'avion de Simon Antoine, certaines parties d'obus, qui ne pouvaient être que de provenance ennemie.

Mais on était loin encore de réaliser de quelle façon ces morceaux d'obus avaient atteint l'avion.

On ne pouvait comprendre qu'un avion ennemi, même camouflé, ait pu survoler ce territoire tant patrouillé.

En réalité c'était un sous-marin qui s'était tout-à-coup montré à la surface du Fleuve et avait tiré sur l'avion en marche.

L'enquête avait été remise et pendant ce temps-là Simon Antoine restait dans son fauteuil, chez lui.

Il avait pris l'accident avec un bon moral et disait à ses amis que cela lui permettrait un repos

qu'il voulait prendre depuis longtemps.

Il ne recevait pas grand monde et passait la majeure partie de ses journées avec son meilleur ami, le jeune Benoit Augé, reporter au Midi.

Le jeune journaliste était en effet une des deux personnes qui connaissaient l'identité véritable du Domino Noir.

Bien plus il était le principal auxiliaire secret du célèbre Domino.

*

Ce soir-là il était arrivé à l'appartement de son ami avec des nouvelles.

– Il va y avoir bien du bruit dans les journaux de demain, disait-il, au sujet de la mort de Roland Latt.

– Pas le président de Latt et Cie ? demanda Simon Antoine.

– Justement

– S'agit-il d'une mort naturelle ?

- Non, il a été assassiné.
- Comment ?
- Un coup de revolver qui lui a fracassé le haut de la tête.
- Un gros calibre alors ?
- Ce doit être un 45 Colt, d’après les experts de la Police.
- Et qu’est-ce que la police en dit ?
- Elle est perdue.
- Aucun soupçon ?
- Bien faible.
- Qui ?
- Peut-être un ancien employé qui avait déjà été soupçonné d’avoir volé \$5000. dans les bureaux de la compagnie.
- Comment l’appelles-tu ?
- Norman Gill.
- Je ne le connais pas.
- Il est actuellement photographe.
- Une grosse affaire ?

– Non, très petite. D’autant plus que c’est un type pas trop recommandable.

– Comment ça ?

– Il boit beaucoup.

– Marié ?

– Oui. Mais une grande différence d’âge. Il doit avoir au moins cinquante-cinq ans, tandis que sa femme n’a pas trente ans.

– Jolie femme ?

– Très. Elle était une Davis. Mona Davis avant son mariage.

– Si je comprends Gill ne travaillait plus pour Latt & Cie., puisqu’il était maintenant photographe ?

– Justement. Il a laissé la compagnie il y a deux ans, après avoir été soupçonné.

– Il n’y a jamais eu d’accusation formelle de portée contre Gill ?

– Non.

– Il est donc parti de lui-même.

– Oui et c’est de ce moment là qu’il a commencé à boire.

– Tu n’as pas d’idée personnelle sur la culpabilité ?

– Rien ni au sujet du vol, ni au sujet de l’assassinat.

– Où a-t-on trouvé Latt ? Chez lui ?

– Non, au Club Saint-Denis, où il attendait les autres directeurs de sa compagnie pour une assemblée du bureau de direction.

– Une assemblée régulière ?

– Non, une assemblée spéciale.

– Ça ne regarde pas aussi bien.

– Comment ça ?

– Qui sait si cette assemblée spéciale ne touchait pas à l’affaire du vol ? Il avait peut-être trouvé quelque chose ?

– Possible.

– As-tu interviewé les autres membres du conseil ?

– Pas encore. J’ai été pour voir le comptable, monsieur Lorenzo Mailloux, mais il est justement parti hier pour une excursion de chasse dans la vallée de la Matapédia.

– C’est drôle qu’on fasse une assemblée spéciale du bureau de direction de la compagnie immédiatement après le départ du comptable en chef ?

– Je l’avoue. À moins que le comptable ne soit pas parti pour vrai et que ce soit lui qui ait tiré sur le président, qui venait de trouver quelque chose au sujet du vol ?

– C’est possible. De toute façon son départ peut paraître étrange. Tu es bien certain de son absence ?

– Il n’y a pas d’erreur. D’ailleurs tous les journaux en parlent maintenant.

– Je ne comprends pas. Il n’y a certainement pas de journaux imprimés depuis le meurtre.

– C’est au sujet d’une affaire arrivée hier soir qu’on parle de Lorenzo Mailloux.

– Quoi donc ?

- L’incendie de son garage.
- Mais je ne vois pas que cela soit très intéressant. Il avait dû oublier quelque chose en partant, une lumière ou de la gazoline, enfin quelque chose qui ait pu provoquer l’incendie.
- On voit bien que vous n’avez pas sorti, hier soir, Simon.
- C’est bien vrai, mais je ne comprends pas encore.
- Il pleuvait à torrents.
- C’est pourtant vrai. Je me suis couché à bonne heure, tu sais et ne me suis pas beaucoup aperçu de l’orage.
- Alors un incendie qui rase complètement un garage, sous une pluie battante...
- Je comprends : ce n’est pas naturel.
- Les compagnies d’assurance sont à faire enquête actuellement.
- A-t-on retracé Mailloux à ce sujet ?
- Pas que je sache encore.
- C’est donc encore un suspect. Est-il marié ?

– Non. Il vivait seul dans une belle propriété sur le Boulevard Gouin est, près de Papineau ou quelque chose comme ça. Il avait une vieille servante à qui il avait donné congé avant de partir.

– La maison était donc inhabitée à ce moment-là ?

– Justement.

– Mais parle-moi donc de l'autre suspect maintenant, ce Gill.

– La cause vous intéresse donc ?

– Je ne vaud pas grand chose dans le moment, tu sais, immobilisé comme je suis.

– Cela ne fait rien. Je parie que vous pouvez la régler d'ici sans vous déranger.

– Il ne faut pas trop escompter là-dessus. Ce n'est pas aussi facile que cela, tu sais.

– Comme je vous ai dit, Gill était marié depuis un an environ et faisait de la photographie.

– Pas d'enfant ?

– Non. Ou plutôt il avait adopté un jeune

garçon qu'il aime beaucoup.

– Comment l'appelles-tu ?

– Lucien Cabana, orphelin de père et de mère. Gill le gardait avec lui même avant son mariage. Ils sont de très bons amis.

– Quel âge ce Cabana ?

– Environ dix-sept ans.

– Que fait-il ?

– Actuellement il travaille à la compagnie Latt.

– Lui aussi.

– Oui.

– Comment les époux Gill s'arrangeaient-ils ?

– Je crois que ça n'allait pas trop bien dans le ménage. J'ai vu la femme, elle ne me paraît pas valoir grand-chose. D'autant plus que j'ai remarqué qu'elle était beaucoup trop fardée et poudrée pour une femme de cette condition.

– Et les vêtements ?

– J'allais vous en parler. Elle a de trop belles

robes. Je suis certain que le père Gill ne peut lui acheter tout cela.

– Il y a donc une petite affaire dans cette famille-là.

– Peut-être une grosse.

Et le fils adoptif. Comment s'arrange-t-il avec elle ?

– Très mal. Il prétend qu'elle n'est pas fidèle à son père adoptif et ne l'aime pas du tout. Elle le lui rend bien d'ailleurs.

– Comme ça, tu les as vu ce soir ?

– J'ai vu le garçon pendant deux minutes seulement.

– Que t'a-t-il dit ?

– Pas grand-chose. Il lui était arrivé un accident.

– Comment ça ?

– Je n'ai pu savoir la vérité. Il prétend qu'il est tombé après avoir mangé certaine viande en conserve qui ne devait pas être très fraîche. Cela l'aurait partiellement empoisonné et il serait

devenu tellement faible qu'il aurait perdu connaissance.

– Et madame Gill, elle ?

– Elle n'était pas là. Le garçon dit qu'elle était partie à la recherche d'un médecin.

– Le père ?

– Pas à la maison, probablement à son studio.

– Comme ça tu trouves l'attitude du garçon étrange ?

– Absolument. Mais ce n'est pas la seule chose qui ait attiré mon attention.

– Quoi d'autre, donc ?

– On avait perquisitionné dans toute la maison. Tous les tiroirs étaient ouverts et les objets qu'ils contenaient répandus sur le plancher.

– Il y a une complication. Le garçon aurait pu être assommé par un voleur.

– Je vous assure qu'il n'y a pas grand chose à voler dans cette maison-là.

– Ce serait donc encore plus grave. On

cherche quelque chose très important. Je me demande...

– Savez-vous ce que je pensais ?

– Non.

– Pourquoi ne recevriez-vous pas le jeune homme. Je parie que vous pouvez tirer cette affaire au clair, avant même que la police n'ait un soupçon sérieux ?

– Tu penses ?

– J'en suis convaincu.

– Je crois que tu es trop certain de ton affaire. Mais de toute façon, il n'y a pas d'erreur à essayer. Va le chercher. Je vais ajuster mon masque lorsque tu arriveras. Raconte-lui une histoire quelconque, mais dis-lui que nous travaillons dans l'intérêt de son père adoptif.

– Vous pensez que celui-là n'est pas coupable ?

– Probablement pas. De toute façon, c'est le meilleur moyen d'amener le jeune homme ici et surtout d'attirer sa confiance afin de le faire parler. Il paraît aimer beaucoup le père Gill...

- Pour ça il n’y a pas de doute possible.
- Va le chercher alors.

II

La photographie accusatrice

Le jeune Cabana commença ainsi son récit :

J'arrivais de l'ouvrage, vers les six heures ce soir, quand je rencontrai sur le seuil de la maison, l'échevin de notre quartier, monsieur Nathan Jacobs.

Il entra dans la maison lui aussi.

Pour dire le vrai je n'aime pas beaucoup ce type-là.

C'est peut-être parce qu'il est un grand ami de Mona.

De toute façon, il n'a pas l'air sympathique. Il est bien habillé et porte haut, mais cela ne fait rien.

En même temps il est trop mielleux à l'égard

de Mona.

Elle n'avait pourtant pas l'air aussi de bonne humeur que d'habitude quand elle le vit arriver.

Pour moi, elle n'est jamais de bonne humeur.

Mais pour lui, c'est différent.

Elle était assise dans un grand fauteuil, le seul confortable du boudoir.

J'avais eu le temps de remarquer cependant un geste vif qu'elle avait fait en nous voyant arriver.

Cela m'avait intrigué considérablement.

Aussi lorsqu'elle s'était levée pour aller au devant de son visiteur, tout en se composant une figure plus avenante, je m'étais empressé de m'asseoir à sa place.

Quand elle commença à regarder de mon côté, j'avais eu le temps de prendre l'enveloppe qu'elle avait glissée sous le coussin du fauteuil et de voir qu'elle était adressée à Monsieur Gill, et non à madame.

Elle l'avait ouverte quand même cependant et c'est pour cela probablement qu'elle était quelque

peu gênée.

D'habitude quand il y a des gens et principalement Jacobs, elle tient à ce que je m'éloigne au plus vite du boudoir.

Comme j'allais le faire, elle insista cependant pour que je reste avec eux.

J'avais beau dire que j'allais me changer comme d'habitude, elle insistait :

– Reste avec nous, Lucien. Nous avons un visiteur.

– Mais madame, j'arrive de mon travail et j'ai bien hâte de passer un autre vêtement. Je suis certain que monsieur Jacobs comprendra cela et m'excusera.

Il intervint alors pour dire de sa voix d'échevin :

– Mais certainement, Luc. Tu es tout excusé.

Je jetai un regard de triomphe à Mona et passai dans la cuisine, au bout de laquelle donnait la porte de ma chambre.

Dès que j'eus refermé la porte, je sortis la

lettre de ma poche et la plaçai sur mon bureau de toilette.

Je voulais la remettre moi-même à mon père adoptif lorsqu'il rentrerait et lui dire que sa femme avait commis l'indiscrétion de l'ouvrir.

Il y avait un morceau de métal que j'avais apporté de la compagnie où je travaille et je m'en servis comme d'un presse-papier.

Mais je n'étais pas là depuis trois minutes que la porte s'ouvrait violemment et Mona commençait :

– Où est la lettre, Lucien ?

– Ici sur mon bureau de toilette.

– Donne-la moi.

– Mais elle n'est pas pour vous, elle est adressé à papa Gill.

– Ça ne fait rien.

– À moi ça me fait quelque chose. Je vais la lui remettre en mains propres. Vous n'auriez pas dû l'ouvrir d'ailleurs.

– C'est une erreur. On voit bien que tu fais

tout ton possible pour que cela ne marche pas entre lui et moi.

– Je me demande si c’est moi qui fais mon possible ou si c’est vous ?

– Tu n’es pas gêné.

– Vous non plus pour ouvrir des lettres qui sont adressées à d’autres personnes.

– As-tu regardé ce qu’il y avait dans cette lettre ?

– Non et je ne me le permettrais pas. Elle n’est pas à moi.

– Regarde cependant, cela va t’intéresser.

– Je ne regarde jamais ce qu’il y a dans les lettres des autres.

– Je te dis de regarder et tu vas voir que le vieux meurtrier n’est pas aussi bon que tu le croyais.

– Qu’est-ce que vous dites-la ? Meurtrier ?

– Oui.

– menteuse !

– Regarde dans la lettre et tu verras.

Je ne pus m’empêcher de vouloir la confondre.

Je me demandais d’ailleurs si elle n’avait pas réussi à machiner quelque chose contre son mari.

Je décidai de vérifier afin de lui venir en aide si possible.

Mais lorsque j’ouvris la lettre, je ne pus m’empêcher de voir quelque chose qui me fit tressaillir.

Je venais d’apprendre naturellement que le président de notre compagnie, monsieur Latt, venait d’être assassiné.

Or dans l’enveloppe il n’y avait qu’un portrait, encore humide.

Et ce portrait représentait monsieur Latt, gisant par terre sur le plancher de la salle du Club où on l’a trouvé.

Auprès de lui, revolver au poing et regardant le mort d’un air hébété, se trouvait papa Gill.

Je vous assure que cela me donnait un coup terrible.

Je savais naturellement que papa Gill n'aurait pas tué une mouche.

Tout cela était une machination ourdi contre lui afin de le faire accuser d'un crime qu'il n'avait certainement pas commis.

Mais c'était plus grave que je ne l'aurais pensé au début.

Aussi je me demandais que faire.

Pendant que j'hésitais ainsi, elle s'approcha de moi et m'arracha la lettre.

Je tentai de la rattraper, mais inutilement.

Je m'arrêtai finalement et demandai :

- Qu'entendez-vous faire avec ce portrait ?
- Je vais l'adresser à la police. Il n'y a pas d'autre chose à faire.
- Vous ne ferez pas cela à papa Gill.
- Pourquoi pas ?
- Vous savez bien qu'il n'a pas tué monsieur Latt ?
- J'en ai pourtant la preuve.

- C’est truqué. Il n’a pas fait cela.
- Tu dis cela parce qu’il est bien ami avec toi, mais moi je le connais maintenant, ce vieil ivrogne.
- Ne parlez pas comme cela de lui !
- Tu le sais pourtant.
- Il ne boit que depuis qu’il est marié.
- Ainsi c’est moi qui suis responsable ? Dans ces conditions-là, c’est peut-être moi qui ai tué Latt ?
- Peut-être pas vous, mais je ne serais pas surpris qu’il ne s’agisse d’un de vos amis.
- En voilà une affaire. Pourquoi dis-tu cela ? C’est une accusation grave ?
- Parce que vous avez dû reconnaître l’écriture sur l’enveloppe. La personne qui a adressé cette dernière enveloppe à papa Gill a dû vous écrire déjà. C’est pour cela que reconnaissant l’écriture, vous avez ouvert cette enveloppe.
- Tu ne sais pas ce que tu dis. Je n’entretiens pas de correspondance avec qui que ce soit.

- Je n'en suis pas certain.
- Aurais-tu fouillé par hasard ?...
- Ah ! vous admettez donc qu'il y a des lettres que vous cachez, puisque vous m'accusez d'avoir fouillé !

Elle paraissait bien embêtée et se mit à réfléchir.

Comme elle avait encore la lettre à la main et que je voulais absolument voir papa Gill avant qu'elle adressât la photographie à la police, je tentai un effort désespéré et sautai dans sa direction.

Elle réussit à m'éviter cependant et passa derrière moi, près de mon bureau de toilette.

Je sentis aussitôt que ma tête m'éclatait et ensuite il n'y eut plus rien.

III

Encore l'échevin

Quand je revins à moi, j'étais encore sur le plancher de ma chambre et je ne voyais pas Mona.

C'était plutôt Nathan Jacobs qui me brassait pour me faire reprendre connaissance.

Quand j'ouvris finalement les yeux pour de bon, il me demanda :

– Que t'es-t-il donc arrivé, Luc ?

– J'ai perdu connaissance, je crois.

Ma tête me faisait tellement mal que j'avais peine à me tenir debout.

Tout tournait autour de moi.

D'un autre côté je ne voulais pas donner la véritable explication de mon évanouissement à ce

type-là.

Il continuait cependant :

– Mais qui t’a fait perdre connaissance ?

– Personne.

– Comment personne ?

– J’ai mangé de la viande empoisonnée ce soir.

– Je ne puis croire cela. Où est madame Gill ?

– Elle aussi est très malade. La dernière fois que je l’ai vue, elle passait la porte de la maison pour aller chez un médecin.

– Tu ne me dis pas !

– Rien de plus vrai. Vous devriez aller au-devant d’elle. Je me demande si elle a eu la force de se rendre jusque chez le médecin.

Il restait là cependant et me regardait d’un air drôle.

Ce fut alors que je constatai que tous les meubles avaient été fouillés.

Les tiroirs gisaient par terre et on ne paraissait

pas avoir oublié la moindre chose.

Quelle avait donc été l'idée ?

Et surtout qui avait fait cela ?

Je me souviens alors que papa Gill m'avait dit à maintes reprises :

– Quand je serai mort, tu seras encore sous mes soins. J'ai quelque chose pour toi. Tu n'auras qu'à ouvrir la boîte de fer blanc qu'il y a sur le bureau de ma chambre.

Je pensai immédiatement à la boîte.

Mona avait probablement pris le contenu de la boîte et fuit avec.

Mais elle savait aussi bien que moi où se trouvait cette boîte et elle n'aurait pas eu besoin de fouiller ainsi dans toute la maison.

J'entrai dans la chambre de papa Gill et constatai que la boîte était à la place habituelle.

Elle n'avait même pas été ouverte et tous le reste dans la chambre était sans dessus dessous. Il y avait autre chose là-dessous. Mais quoi ? Qui était venu là pendant mon évanouissement ?

C'était naturellement ce qu'il me fallait trouver. Mais ma position devenait embêtante. Jacobs était toujours dans la cuisine qui me regardait avec des yeux étranges.

J'essayai encore une fois de l'éloigner en lui parlant de la situation dangereuse dans laquelle Mona devait se trouver, mais il n'avait pas l'air de me croire.

Après quelques minutes de silence, il me demanda :

– Es-tu bien certain que ce n'est pas un voleur qui t'aurais assommé ?

– Je n'ai vu personne d'étranger ici.

– Tu dois constater que quelqu'un a fouillé la maison. Ce ne peut être que l'œuvre d'un voleur.

– Je trouve bien qu'il y a quelque chose d'anormal en effet. Mais si vous voulez parler des tiroirs, c'est moi qui cherchais une carte tout à l'heure.

Il me regarda ironiquement, puis sortit sans dire un mot.

Je comprenais bien que je ne l'avais pas

convaincu.

Mais que m'importait, l'essentiel pour moi était de le faire partir de la maison, car je voulais faire quelque chose et je ne voulais pas de témoins pour cela.

IV

Le studio de papa Gill

Quand je me fus assuré que Jacobs était maintenant sur le trottoir, je revins dans ma chambre et ouvris le dernier tiroir de mon bureau.

Là en dessous de mes chaussettes, j'avais accumulé quelques billets de banque pour les mauvais jours.

Je savais bien qu'à un moment donné j'aurais à quitter cette maison que Mona rendait impossible.

Elle ne m'avait d'ailleurs jamais caché son antipathie.

Elle s'était servi de tous les moyens au monde pour me faire partir.

Elle m'avait très mal nourri.

Elle m'accablait de reproches.

Et dernièrement elle avait trouvé que papa Gill était devenu un mauvais exemple pour un jeune homme de mon âge.

Aussi elle avait fait des démarches auprès des Ligues de tempérance et autres pour qu'on m'enlevât à papa Gill.

Donc comme je m'attendais de partir depuis longtemps et que je faisais maintenant quelques piastres à l'usine, je m'étais fait une réserve.

Je pris donc tout l'argent que j'avais et décidai d'aller voir papa Gill à son studio.

Tout en faisant le tour du boudoir, j'avais constaté qu'on venait d'écrire quelque chose à l'encre.

Le papier buvard contenait des traces fraîches.

Je n'eus pas de peine avec un miroir de lire qu'on avait tout simplement inscrit le nom et l'adresse de la Sûreté Municipale sur un papier quelconque.

Pour moi, cela voulait tout dire.

Mona avait mis sa menace à exécution.

Elle avait envoyé le portrait accusateur à la police.

Mais puisqu'elle l'avait mis dans une enveloppe, elle avait dû choisir la poste pour faire parvenir son message.

Elle n'avait probablement pas voulu aller porter le tout elle-même, afin d'éviter des complications.

D'ailleurs il n'arrive pas tous les jours qu'une femme cherche à accuser son mari.

Si donc elle avait adressé l'enveloppe et l'avait déposée dans une boîte postale, papa Gill avait jusqu'à demain matin pour faire quelque chose.

La police ne recevrait pas l'enveloppe fatale avant le lendemain vers les dix heures.

En me hâtant je pouvais peut-être faire quelque chose pour lui.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil dans la maison, je sortis donc en direction du garage où je remisais mon vieux sedan Ford, que j'utilisais

pour me rendre à l'ouvrage.

Je reculai l'auto et partis aussitôt pour la rue Saint-Laurent où se trouvait le studio de papa Gill.

Il y avait une ruelle en arrière de l'immeuble et c'est là que je laissai l'auto, juste en arrière de l'échelle de sauvetage.

S'il y avait déjà de la police dans les environs ou du trouble quelconque je réussirais probablement à faire échapper mon père adoptif par là.

Personne ne répondit aux coups que je frappai à la porte du studio.

À travers la vitre cependant, je pouvais voir une ombre à l'intérieur.

Elle était immobile et je crus aussitôt comprendre.

Je poussai la porte et c'était bien cela.

Par terre, renversée, une bouteille de lait.

Il y avait un verre vide sur le pupitre.

Mais si la couleur indiquait qu'il s'était servi

de lait, il était facile de s'apercevoir par l'odeur qu'il y avait eu au moins autant de gin que de lait dans le verre.

Quant à papa Gill, il était affaissé sur son pupitre, la tête reposant sur son bras droit.

Comment avait-il donc pu faire pour se mettre en boisson dans de telles circonstances ?

Je m'approchai pour l'éveiller de sa torpeur et le décider à fuir avec moi.

Ce fut alors que je compris que je ne parviendrais pas à l'éveiller.

Près de sa tête il y avait un revolver de gros calibre et qui sentait encore la fumée.

Quant à lui, il était mort d'une balle dans la tête.

Serait-ce lui dans le fond qui avait tué le vieux Latt ?

Le remords l'aurait pris ou plutôt il aurait eu connaissance de la photographie et se serait découragé...

Je vous avoue que je ne savais plus trop que

penser.

Je ne pouvais me faire à l'idée que papa Gill fut un voleur et surtout un meurtrier.

Je m'approchai donc encore et pris le revolver que je voulus placer dans ma poche,

Mais il était tellement pesant que tout le monde se serait aperçu que je portais là un revolver.

Je ne trouvai donc rien de mieux que de le passer dans la ceinture de mon pantalon.

Ce fut au moment où j'allais quitter la place, afin de ne pas me faire prendre avec le mort, que je vis le papier sur le pupitre, juste en dessous de la tête de papa Gill.

Je parvins à tirer la feuille.

On aurait dit que cela était tout à fait récent, car sa plume gisait à côté.

Je lus donc anxieusement :

Mon cher Ralph,

Pour le cas où il m'arriverait quelque chose je t'adresse un mot.

Je ne t'écris pas avec de l'encre empoisonné, mais ma plume contient plus de poison qu'on ne saurait l'imaginer.

Je ne serai plus probablement quand tu recevras cela. Mais tu sauras que faire...

Il n'y avait rien de plus et cela ne me disait pas grand-chose.

Néanmoins, je mis la lettre inachevée dans ma poche et allai pour partir quand la plume glissa par terre.

Ce fut alors que je pensai au contenu de la lettre.

Je ne savais pas du tout ce que cela pouvait bien signifier, mais sans réfléchir plus longtemps, j'agrafe la plume sur le devant de ma chemise, comme je faisais à l'usine.

Il n'y avait personne de suspect dans les environs du studio, de sorte que je pus regagner mon auto, sans être dérangé.

J'y montai donc et filai dans le nord de la ville pour avoir le temps de penser en chemin.

Je ne savais plus que faire et le contenu de la lettre hantait mon esprit.

V

Les pins

Ce fut alors que je me rappelai de Ralph Morton.

C'était le propriétaire d'un espèce de Club dans le bout de Sainte-Geneviève.

Papa Gill et moi avions l'habitude autrefois d'aller à la pêche dans ce bout-là.

Il affectionnait particulièrement cet endroit, à cause du Club naturellement.

Là il avait fait la connaissance du propriétaire, et depuis longtemps Morton et lui étaient devenus des amis intimes.

Comme je ne connaissais pas d'autre ami plus rapproché de papa Gill, je me demandai si la lettre qu'il écrivait n'était pas destinée au propriétaire des Pins.

Comme je n'avais rien de mieux à faire dans les circonstances, je me dirigeai vers cet établissement.

Il y avait beaucoup de lumières dans les environs et déjà plusieurs machines étaient stationnées dans l'endroit réservé à cet effet.

Je fus surpris comme toujours d'ailleurs, quand je pénétrai dans la salle principale du Club.

Cette salle, qui paraissait être la seule à l'usage des clients qui venaient prendre une consommation ou un dîner, ne devait occuper que le tiers tout au plus de l'immeuble.

Comme toujours je me demandai à quoi servait le reste de l'espace.

Mais naturellement ce n'était pas là le véritable but de ma visite.

Je me dirigeai immédiatement vers le bar et n'eus pas de peine à reconnaître le propriétaire qui servait lui-même des consommations à quelques clients attablés là.

Il n'eut pas l'air de me reconnaître lui-même.

Je demandai donc un verre de vin et pendant

qu'il sortait la bouteille pour me servir, je dépliai le papier que j'avais pris dans le studio de papa Gill et l'étais à l'endroit où il allait déposer mon verre.

Je faisais semblant de rien naturellement et paraissait avoir déposé ça là avec l'intention de le lire.

Je faisais cependant comme si mon attention venait d'être attirée ailleurs en arrière de moi.

Mais du coin de l'œil je surveillais.

Il déposa le verre et s'arrêta un moment devant la lettre.

Sa physionomie ne changea cependant pas.

Il ne laissa paraître aucun sentiment à la suite de sa lecture.

Quand il fut retourné à d'autres clients, je me remis à mon affaire.

Toujours en gardant la lettre en vue devant moi, je levai mon verre lentement.

À aucun moment Ralph Morton ne sembla s'occuper de moi.

Je demandai un autre verre et il revint vers l'endroit où je me trouvais sans témoigner la moindre surprise ou autre sentiment.

Il jeta encore un coup d'œil à la lettre, puis sur moi-même, mais il ne dit rien, ni ne laissa rien paraître.

Il ne savait probablement rien.

Je me demandais si je devais lui parler.

D'un autre côté, il ne s'agissait peut-être pas de lui.

J'hésitais ainsi en buvant mon verre par petites gorgées.

Quand je relevai finalement la tête, après avoir pris la décision de m'ouvrir à lui, il n'était plus là.

C'était un gros garçon qui l'avait remplacé.

Celui-ci s'avança paisiblement vers moi et se penchant sur le comptoir, dit :

– Le patron voudrait vous voir en arrière.

J'étais quelque peu surpris, mais je ne le laissai pas trop voir.

Je contournai le comptoir et entrai derrière une portière à la suite de mon guide.

Nous dûmes traverser une grande salle, où il y avait passablement de monde et où on jouait.

J'avais enfin l'explication de l'emploi de l'espace que je trouvais perdu dans l'immeuble.

En avant il s'agissait de montrer un club, mais dans le fond, cet immeuble était destiné principalement au jeu.

Je pénétrai enfin dans une petite chambre qui n'avait pas de fenêtre.

Je n'étais pas seul depuis une minute que Ralph Morton entra à son tour et referma la porte derrière lui.

Je n'eus pas peur, car il avait l'air bien affable.

– Il me semble que je te connais, petit, dit-il. Comment te nommes-tu ?

– Mon nom est Lucien Cabana, mais j'ai été adopté par Norman Gill. Vous devez vous rappeler de lui ? Nous sommes venus ici souvent pour pêcher ?

– Je te replace maintenant. Mais dis-moi ce que signifie cette lettre que tu plaçais sur le comptoir ?

– Vous avez reconnu l’écriture de votre ami, n’est-ce pas ?

– Naturellement et c’est pour cela que ça m’intrigue.

– Je lui racontai alors en détails les événements qui venaient de se passer, ainsi que l’état dans lequel j’avais trouvé papa Gill.

Il resta pensif et me regarda pendant quelques instants.

– Tu te trouves dans une vilaine position, mon petit, dit-il enfin.

– Pourquoi, monsieur Morton ?

– Es-tu bien certain de n’avoir laissé aucune empreinte digitale dans le studio ?

– Ah ! ça, par exemple, je n’y ai pas pensé.

– Il aurait fallu pourtant.

– C’est bien vrai.

– Avec ce que tu me dis de la femme de ton

père adoptif, je me demande si elle ne tentera pas de se venger de toi.

– Si elle avait la chance, elle n’y manquerait certainement pas.

– Tu vois alors ?...

– Que dois-je faire ? Vous allez me donner un conseil.

– Gill était mon plus grand ami. Nous avons travaillé ensemble à la compagnie Latt. Tu peux être certain que je ne te laisserai pas dans l’embarras.

– Vous êtes bien bon, monsieur.

– Sais-tu ce que tu vas faire pour le moment ?

– Ce que vous me conseillerez.

– Eh bien ! pendant que je vais aller aux nouvelles, tu vas te coucher ici bien tranquillement. Tu dois avoir mal à la tête encore ?

– Terriblement.

– Attends un moment alors.

Il revint bientôt avec une boîte d’aspirines et

un verre d'eau.

– Prends une pastille, me dit-il, cela va te faire du bien. Ensuite tu vas te coucher bien paisiblement. Personne ne sait que tu es ici...

– Il y a ma vieille Ford.

– Donne-moi les clefs. Je vais m'en occuper.

Je lui tendis les clefs naturellement et regardai le lit avec envie.

Quelques heures de sommeil n'étaient pas pour me faire du tort, surtout s'il fallait faire quelque chose ensuite.

Morton referma la porte sur lui en m'assurant qu'il reviendrait aussitôt qu'il aurait trouvé quelque chose d'intéressant.

Il m'avait fait voir qu'il avait des doutes sur la culpabilité de quelqu'un relativement au vol de \$5000. et ce devait être la même personne qui avait tué monsieur Latt.

Je n'ai pas dû prendre dix minutes à m'endormir tant j'étais bouleversé et affaibli.

Quand je m'éveillai, je crus d'abord que je

rêvais.

Il y avait un homme qui fouillait dans mes poches dans l'obscurité.

Cet homme avait l'air pressé et faisait des recherches minutieuses.

Je commençai par me demander qui ça pouvait bien être et surtout ce qu'il cherchait.

Je n'avais certes rien sur moi qui fut de quelque importance.

Il y avait mon revolver, mais il était dans ma ceinture et d'ailleurs on pouvait le voir.

Il n'aurait donc pas été long à trouver.

Est-ce qu'on serait à la recherche de la lettre que Mona avait ouverte ?

C'était pratiquement impossible.

Mais cependant je n'avais plus l'idée de me laisser faire comme ça.

L'autre pensait toujours que je dormais et ne soupçonnait rien de ce qui se passait maintenant dans mon esprit.

J'attendis donc le moment favorable et quand

je le vis à un moment donné, juste en face de moi, au pied du lit, je donnai un coup de mes deux pieds dans son estomac et l'envoyai rouler par terre.

Il avait été tellement surpris qu'il n'avait opposé aucune résistance et mon coup lui avait tout simplement coupé la respiration.

Je sautai par terre et allumai la lumière.

Quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître Ralph Morton !

– Que me voulait-il ainsi ?

Afin de n'avoir pas de trouble à sortir de cet endroit, je me servis de la crosse de mon revolver pour l'assommer définitivement.

Je fis l'inventaire de mes effets et constatai qu'il ne manquait rien.

Cela ne me disait pas cependant ce que l'autre cherchait avec tellement d'insistance.

Je ne voulus pas rester là plus longtemps cependant et sortis aussitôt.

Ma vieille voiture était encore là.

VI

La boîte de fer blanc

Je me dirigeai vers le centre de la ville, me demandant que faire maintenant.

Était-ce Morton qui était venu fouiller dans la maison au commencement de la soirée, après que Mona m'eut assommé ?

Il avait travaillé avec papa Gill à la compagnie Latt. Peut-être savait-il quelque chose lui-même sur le voleur.

À moins qu'il ne le fut lui-même ? Mais cela était impossible.

S'il l'avait été, papa Gill ne l'aurait pas considéré comme un ami.

Alors que cherchait-il ainsi ? Toujours la même question et pas de réponse possible.

À moins que papa Gill n'ait eu une preuve quelconque contre le voleur et l'assassin et que Morton ait voulu l'avoir enfin de confondre le coupable et en même temps faire prendre l'assassin de son ami.

Mais dans ces circonstances, il n'avait pas besoin de se cacher pour me fouiller.

Il n'avait qu'à m'expliquer son plan et je lui aurais immédiatement offert toute ma collaboration possible.

Je ne comprenais rien encore et déjà j'étais rendu en face de notre résidence.

Toutes les lumières étaient allumées et je voyais des gens à l'intérieur.

J'entrai donc pour me trouver en présence de Mona, de l'échevin Jacobs et d'autres personnages que je ne connaissais pas.

Je sus bientôt cependant qu'il s'agissait d'un détective privé que Jacobs avait emmené là afin de prendre le parti de Mona dans les circonstances pénibles où elle se trouvait.

Elle fut surprise de me voir arriver et demanda

aussitôt :

– Où étais-tu donc Lucien ?

– Que vous importe ?

– Tu devrais pourtant être plus explicite. C'est pour ton bien que je te demande cela.

– Oui, vous avez l'habitude de prendre ma part.

Comme elle allait se monter, l'échevin Jacob prit alors la parole :

– Tu sais, n'est-ce pas, que Norman Gill est mort ?

Je voulus feindre l'ignorance naturellement afin de les faire parler.

– Non, je ne savais pas.

– Tu le sais certainement, car tu es allé à son studio ce soir.

– Je n'y suis pas allé.

– Alors qui a pris le revolver ?

– Quel revolver ?

– Celui avec lequel il s'est suicidé.

- Je ne suis pas au courant de rien de cela.
- Tu devrais pourtant être plus franc, Lucien. Comme je te le disais tout à l’heure, nous ne cherchons qu’à te tirer du mauvais pas dans lequel tu t’es mis.
- Je ne comprends pas ce que vous voulez insinuer...
- C’est pourtant bien simple. Tu vas être accusé d’avoir tué Norman Gill...
- Moi, tuer papa Gill ! Mais vous êtes fou !
- Les apparences sont toutes contre toi cependant.
- En quel honneur ?
- Tu étais le premier à bénéficier de sa mort.
- De quelle façon ?
- Ne fais donc pas l’hypocrite et parle.
- Je vous dis que je ne sais rien.
- Et la police d’assurance de trois mille piastres en ta faveur, qu’en fais-tu ? demanda alors Mona.

Mais Nathan Jacobs intervint encore et me dit :

– Tu savais que Gill avait pris une police d’assurance à ton bénéfice ?

– Jamais de la vie. Où est cette police ?

– Elle était dans le petit coffre vert qu’il t’avait dit de regarder s’il venait jamais à mourir.

– Cela ne m’aurais pas fait tuer papa Gill.

– Quant à moi, je ne crois pas réellement que tu l’aies tué.

– Alors ?

– Tu as simplement voulu couvrir son suicide.

– En quel honneur ?

– Parce que la compagnie ne paye pas de bénéfice en cas de suicide. Alors tu as vu que Norman Gill s’était tiré, tu as caché son arme afin que cela passe pour un meurtre.

– Papa Gill ne se serait jamais suicidé. Il était très malheureux et prenait de la boisson depuis son mariage avec cette femme, mais ce n’était pas assez pour le porter à se détruire. Je le sais.

D'ailleurs nous en avons parlé bien souvent ensemble.

La jeune femme faisait des mouvements d'impatience et des grimaces de colère, mais Jacobs la tranquillisait à chaque geste.

– Comme ça, tu ne veux pas avoir confiance en nous, Lucien ? poursuivit l'échevin.

– Je serais bien bête d'avoir confiance en vous.

Il s'arrêta soudain de parler et continua de me contempler avec des yeux agrandis.

Je me demandais ce qu'il venait d'apercevoir, mais ne parvenait pas à rien déduire.

Je devais certainement posséder quelque chose que des gens cherchaient à ravoir au prix de n'importe quel sacrifice et même de n'importe quel crime.

Mais quoi ?...

VII

La plume-fontaine

Comme le jeune homme déclarait que c'était maintenant la fin de son récit, que c'était à ce moment-là que Benoit Augé était venu le chercher dans la maison même sous un prétexte de donner un entrevue à son journal, il se tût et ce fut le Domino Noir qui commença à parler.

– Je vois que tu as une plume accrochée à ta chemise, Lucien. Est-ce celle que tu as trouvée dans le studio de Gill ?

– Oui, monsieur.

– Tu n'as pas d'objection à me la laisser examiner ?

– Mais non, monsieur. Je sais que vous n'êtes pas un criminel, vous. Au contraire.

Le Domino fit signe à Benoît Augé de prendre

la plume.

– Maintenant, dit-il, Benoit, tu vas l’ouvrir et sortir le tube de caoutchouc à l’intérieur.

Le reporter obéit, mais il n’y avait pas de tube de caoutchouc.

Il y avait autre chose à la place.

C’était un film de portrait.

– Passe dans la chambre à finir et tire-moi une épreuve au plus tôt, ordonna-t-il.

Lucien Cabana accompagna le reporter et quand ils revinrent ils montrèrent au Domino un portrait de Kodak qui représentait Nathan Jacobs, debout devant le garage de Lorenzo Mailloux, un réservoir de gazoline à la main.

– Qu’en penses-tu ? demanda le Domino à son collaborateur.

– Pour moi c’est pas mal clair. C’est Jacobs qui a mis le feu au garage Mailloux.

– Mais pourquoi ?

– Parce que Mailloux... Mais je ne sais pas trop.

- C’est parce que Mailloux doit savoir quelque chose sur son compte.
- Alors pourquoi Mailloux ne parle-t-il pas ?
- Il ne le peut peut-être pas...
- Que voulez-vous dire ?
- S’il était mort...
- Il serait dans les cendres du garage ?...
- Je n’en serais pas surpris.
- Alors que faire ?
- Il faudrait vérifier.
- Je vais y aller tout à l’heure.
- Ce serait une bonne idée.
- Mais je me demande ce que Mailloux savait sur Jacobs ?
- Tu sais que Jacobs travaillait pour la compagnie Latt ?
- C’est un courtier d’assurance qui assure le groupe des employés là-bas.
- Si c’était lui qui avait volé le \$5000.
- C’est possible. Je le crois bien capable de

cela. Mais il y a tellement longtemps de ça que je me demande si c'est bien de cela que Jacobs voulait se garer.

– Pour moi, ce n'est pas exactement cela. Il a dû faire d'autres vols et Mailloux les aurait trouvés, Ce qui justifierait l'assemblée spéciale des directeurs de la compagnie que Latt venait de convoquer. Mais son meurtrier a empêché de se faire prendre comme voleur en le tuant.

– Je crois que je serais mieux d'aller là-bas. Nous aurons probablement une réponse plus précise à toutes nos questions.

– Possible.

Le Domino fit remettre la plume au jeune homme et lui conseilla de s'en retourner chez lui, qu'il s'occuperait de ce qui restait à faire.

Lucien Cabana sortit alors, tandis que Benoit Augé restait encore quelques minutes avec son ami.

VIII

Le garage de Lorenzo Mailloux

Le Domino Noir cependant ne disait pas un mot. Il pensait à ce qu'il venait d'entendre. Quand il reprit la parole, ce fut pour dire :

– Je crois que j'étais à faire erreur, Benoit. Je ne dois pas accuser ainsi Jacobs, sans plus de preuve.

– Ce que vous dites a certainement du bon sens à son endroit pourtant.

– Il ne faut pas se laisser aller à faire des jugements trop hâtifs.

– Je sais que vous êtes sage, Simon. Mais jamais encore vous ne vous êtes trompé.

– Je sens que j'étais en train de le faire.

– Alors que conseillez-vous ?

– L’assassin de Latt et celui de Gill doit être le même, n’est-ce pas ?

– Je ne fais aucun doute là-dessus.

– Et si Mailloux est mort, c’est encore le même meurtrier.

– Je suis d’accord.

– Alors il faut trouver ce meurtrier.

– Je suis à votre disposition. Je sais que vous ne pouvez sortir en ce moment.

– Je vais pourtant sortir, car il faut que je fasse une constatation, moi-même.

– Mais votre bras ?

– Tu vas venir avec moi. D’ailleurs, tu sais que je suis capable de tirer de la main gauche ?

– Vous risquez cependant d’aggraver votre cas.

– En présence d’un meurtrier il n’y a pas de temps à perdre. D’ailleurs il pourrait frapper encore tu sais. Je ne suis pas tranquille au sujet du jeune homme que nous venons de voir.

– C’est bien vrai, par exemple.

- Où allons nous alors ?
- Aide-moi à passer un paletot et tu conduiras l'auto.

*

Au lieu de suivre le conseil du Domino Noir, Lucien. Cabana avait pris une autre direction que celle de sa demeure.

Il avait sauté dans sa vieille voiture et avait monté au Boulevard Gouin à la résidence de Lorenzo Mailloux.

Il avait vu le portrait naturellement et il lui semblait qu'il avait quelque chose à faire là-bas.

Il faisait nuit noire encore quand il arrêta son vieux Ford, non loin de la maison.

Il n'y avait aucune lumière dans les environs et il se dirigea avec précaution vers les ruines du garage.

La construction avait été rasée.

Soudain il aperçut la projection d'une lumière

de poche dans la direction opposée à celle où il se dirigeait.

Le personnage qui la tenait devait donc avoir le dos tourné à lui.

Il s'avança alors sans bruit et sortit son revolver.

– Il n'aurait ainsi qu'à lui appliquer le canon de l'arme dans le dos et à lui faire lever les mains.

Il n'avait pas pensé naturellement que l'autre aurait pu le voir arriver.

Il le réalisa trop tard.

Il n'était plus qu'à deux pas de la lumière et s'apprêtait à appuyer son canon de revolver sur l'autre quand il ressentit un choc violent sur son bras droit tendu.

Quelqu'un venait de le frapper avec une planche.

On avait laissé la lumière électrique pour l'attirer là.

Mais l'autre s'était caché non loin dans

l'obscurité et avait attendu.

Lorsqu'il avait été rendu au bon endroit il l'avait frappé au bras et son revolver venait de rouler en avant de lui.

L'assaillant s'en saisit et prenant la lumière la lui tourna dans la figure.

Il avait eu le temps cependant de voir à qui il avait affaire.

Il s'agissait bien de Nathan Jacobs.

– Tu es bien curieux ? demanda celui-ci.

Comme le jeune homme ne répondait pas, il dit encore :

– Passe-moi la plume qui est sur ta chemise.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle doit contenir quelque chose qui m'intéresse.

Lucien Cabana comprenait maintenant que Jacobs était à la recherche de la photographie dangereuse pour sa sécurité.

Devant la menace du revolver le jeune homme fut bien obligé de s'exécuter.

Quand l'autre eut vérifié que le film était encore là, il laissa échapper une exclamation de satisfaction.

Il indiqua alors une poche qui était par terre et dit :

– Charge cela sur ton épaule et nous allons nous mettre à l'ouvrage.

Lucien Cabana ne se pressait pas.

Mais Jacobs devenait impératif, ajoutant à chaque parole un geste significatif de son revolver.

– Ne m'oblige pas de te tuer tout de suite. D'habitude les gens aiment toujours avoir quelques minutes de plus à vivre, quand même leur cause est désespérée.

Lucien Cabana s'exécuta en demandant :

– Qu'y a-t-il dans cette poche ?

– Tu es bien curieux ?

– Cela me semble bien étrange.

– C'est le corps de Lorenzo Mailloux.

– Il n'est donc pas dans la Gaspésie ?

– Non, il est mort.

– Pourquoi ?

– Il en savait trop. Il était devenu comme toi.

– Sur votre compte ?

– Je n'ai pas d'objections à le répondre, car tu n'en as pas pour longtemps à vivre. Si cela peut te faire un dernier plaisir, je te dirai que Mailloux venait de constater que j'avais fait quelques transactions irrégulières avec l'argent des assurés de la compagnie Latt.

– C'est donc pour cela que monsieur Latt avait convoqué une assemblée des directeurs ?

– Précisément.

– C'est pour cela aussi qu'il est mort.

– Il le fallait bien.

– Ce doit être vous aussi qui avez déjà volé les \$5000. que papa Gill était accusé d'avoir soustrait des bureaux de la compagnie ?

– C'est bien vrai. Tu vois que je te fais plaisir. Mais tu vas être de bon compte avec moi.

En parlant ainsi les deux hommes étaient

rendus en dessous d'un gros arbre sur le bord de la rivière.

Il y avait une pelle appuyée sur l'arbre.

Jacobs l'indiqua au jeune homme après que celui-ci se fut débarrassé de son fardeau.

– Tu vas creuser la fosse de Mailloux maintenant.

– Et si je refuse...

– Tu vas mourir quand même. Pourquoi ne pas vivre encore pendant quelques minutes ?

Le jeune homme se mit à l'œuvre, pendant que l'autre ajoutait :

– Tu feras la fosse grande, car elle devra servir à deux.

Et il se mit à rire, content de son trait d'esprit.

Tout en bêchant lentement, le plus lentement possible, Lucien Cabana réfléchissait.

Mais ce n'était pas facile pour lui de passer à travers le piège dans lequel il était tombé si bêtement.

Comme il se relevait un moment pour se

reposer, il demanda encore :

– Pourquoi avez-vous tué papa Gill ? Il ne vous avait rien fait.

– Il savait que j’avais volé les \$5000.

– Mais puisqu’il ne vous avait pas encore déclaré pendant tout ce temps ?

– Il allait le faire cependant.

– Il vous en avait parlé ?

– Oui. Et il avait la photographie.

– Laquelle ?

– Celle qui était dans la plume.

– C’est lui qui vous avait photographié au moment où vous veniez allumer l’incendie après avoir tué Mailloux ?

– Justement et tu comprends qu’avec cela, il voulait me forcer à parler, à m’accuser.

– Avez-vous vu l’autre photographie ?

– Laquelle ?

– Celle de papa Gill auprès du cadavre de Roland Latt, un revolver à la main.

- C’est moi qui l’ai prise.
- Je ne comprends pas que papa Gill ait été là.
- Je l’ai saoulé et me suis fait accompagner dans un moment où il ne savait pas du tout ce qu’il faisait.
- Mais pourquoi aviez-vous envoyé la photo à la maison ?
- Pour lui faire comprendre que je le tenais moi aussi et qu’il ne devait pas montrer la mienne.
- Vous n’aviez pas besoin de le tuer alors.
- C’est de la faute de Mona.
- Je ne comprends pas.
- Elle a ouvert l’enveloppe et a envoyé la photographie à la police. Si elle ne l’avait pas fait et que Gill ait vu la photographie, il se serait tué et aurait conservé la vie.
- Ainsi c’est elle qui l’a tué en définitive ?
- Elle n’était pas au courant naturellement.
- Et c’est vous qui avez fouillé partout dans la maison ?

– Oui.

– Vous cherchiez le premier film ?

– Oui. Mais écoute petit, il faut procéder avec cette fosse. Tu perds du temps.

Lucien Cabana ne se pressa pas trop cependant, mais il était bien obligé de faire quelque chose.

De temps en temps Jacobs se penchait au-dessus et regardait.

Il poussait même l'ironie jusqu'à faire remarquer :

– Cela n'arrive pas souvent qu'un homme creuse sa propre fosse. Tu pourras dire qu'à ton âge, tu as passé par des expériences originales. Mais j'y pense tu ne pourras pas le dire à personne, à moins que ce soit aux Anges.

*

Lucien Cabana se redressa soudain au son d'une voix connue.

Mona était à ses côtés.

– Que faites-vous ici ? demanda-t-elle aux deux hommes.

Jacobs ricana et déclara :

– Mon ami Lucien est à creuser sa tombe.

– Vous allez le tuer ?

– Il le faut bien. Il a vu des choses qu’il n’aurait pas dû voir et vous aussi, ma chère, vous en savez maintenant trop long. Car je ne sais pas ce que vous avez entendu avant de parler.

– Vous ne pouvez faire cela, Nathan !

– Pourquoi pas ?

– Mais nous nous aimons ?

– Il faut passer par là-dessus quand les circonstances l’exigent.

– Je ne veux pas mourir. Je suis trop jeune encore.

– Je regrette.

S’adressant alors à Lucien Cabana, elle implora :

– Défendez-moi, Lucien... Je vous en prie. Le jeune homme se releva, s'appuya sur sa pelle et dit :

– J'ai au moins une consolation dans ma malchance, Mona.

– Laquelle ? demanda la jeune femme.

– Celle de vous voir mourir avec moi. Elle commença à crier et à pleurer. Jacobs voulut la faire taire, mais elle continuait de plus belle.

Il s'approcha alors et tout en surveillant Cabana chercha à la frapper de la crosse de son revolver.

Mais elle cherchait maintenant à fuir.

Jacobs visa, mais comme il allait pour tirer, Lucien Cabana jugea qu'il ne pouvait avoir de meilleure occasion.

S'armant de courage, il leva insensiblement sa pelle et quand elle fut à bonne hauteur, il s'élança sur Jacobs.

La pelle l'atteignit en plein visage avant qu'il n'ait eu le temps de retourner son arme,

Il tira bien deux coups avant de s'affaisser sur le sol, la tête ensanglantée.

Mais les coups portèrent dans le vague et il n'y eut personne de blessé.

La jeune femme avait aussitôt changé d'attitude.

Elle s'était vivement baissée tandis que Lucien ramassait la lumière électrique.

À la grande surprise de celui-ci, elle pointa le revolver dans sa direction et dit :

– Continue à creuser, c'est moi maintenant qui va vous enterrer tous les trois.

– Moi aussi ?

– Naturellement.

– Mais pourquoi ? Tout à l'heure vous imploriez mon aide.

– J'ai changé d'idée.

Elle parlait maintenant à tort et à travers en faisant des gestes dangereux avec son arme.

On aurait dit qu'elle était devenue folle.

Lucien Cabana commençait à craindre encore une fois pour sa vie.

Ce fut alors qu'il décida de jouer le tout pour le tout.

Avec une folle il n'était pas aisé de raisonner.

Il lança donc la lumière électrique au loin et se jeta par terre.

Elle commença à tirer à droite et à gauche.

Mais bientôt une autre détonation retentit, qui venait d'ailleurs.

*

Une lumière puissante éclairait la scène et le Domino Noir faisait son apparition avec Benoit Augé.

C'était le Domino qui avait tiré.

Il avait atteint la jeune femme au bras droit et l'avait ainsi désarmée.

– Vous auriez dû suivre mon conseil, dit-il au

jeune homme. Je vous avais dit de prendre le chemin de la maison.

– Mais je voulais venger papa Gill.

– Je comprends votre idée, mais si nous n'avions pas été ici, vous couriez de grands risques de mourir.

– Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivés ?

– Peu après vous. Nous avons tout écouté la confession de Jacobs.

– Comme je suis content ! ainsi papa Gill va être exonéré de tout soupçon relativement au vol de \$5000. S'il n'était pas mort au moins.

On s'occupa ensuite d'aller prévenir la police qui arriva sur les lieux en quelques minutes.

Quand elle se montra cependant, il n'y avait plus de Domino.

Sans que personne ne s'en aperçoive, il avait disparu.

Benoit Augé était habitué à de telles scènes, mais Lucien Cabana n'y comprenait rien.

Il avait cependant un témoin pour corroborer la confession qu'il avait entendu de Jacobs et c'était le plus important.

Cet ouvrage est le 666^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.